



tetr #1 ade

revue du centre de recherche
en arts et esthétique

Le quotidien à l'œuvre

sous la direction de Margot Burident et Grzegorz Pawlak

Michel de Certeau et l'écriture du quotidien

Eran Dorfman

Décrire ou faire ?

Tout au long de son œuvre, Michel de Certeau a tenté l'impossible : développer une écriture qui s'adapterait à la fois à la théorie qu'elle affirme et à l'objet qu'elle décrit. L'écriture, d'après Certeau, est ainsi censée exemplifier, incarner et articuler la recherche en même temps que ce sur quoi cette recherche porte. De nombreux interprètes l'ont noté à propos de *L'écriture de l'histoire*¹ : l'histoire est ce qui se trouve derrière nous, ce qui par définition est absent², et c'est « cette absence qui constitue le discours historique »³. L'écriture de l'histoire, telle que la pratique Certeau, s'efforce donc d'exposer et de dévoiler sa propre absence pour répondre à son objet, qui est l'histoire, mais aussi en réponse à la recherche même, à savoir la théorie de l'histoire, ou, comme le dit Certeau, de la « fabrication de l'histoire ». Dès lors, l'écriture doit perdre son statut utilitaire et apparemment transparent, pour devenir l'un des acteurs principaux de la recherche. Plus encore, elle doit devenir une pratique qui s'adapte à la théorie tout en la complétant et la transgressant à cause de sa fidélité à

son objet. L'écriture est le « valet de deux maîtres », un médiateur entre le champ théorique et le champ empirique, une pratique unique dont la méthodologie doit encore être développée.

Tandis que le cas de l'histoire propre a d'emblée attiré l'attention sur le fonctionnement méthodologique de son écriture⁴, le cas du quotidien est une *terra incognita* qui reste encore à conquérir. Dans ce qui suit, j'aimerais explorer ce terrain, en essayant de comprendre quelle serait l'écriture appropriée au quotidien selon Certeau. Cette écriture doit-elle, par exemple, obéir à la théorie, ou bien la nature même du quotidien exige-t-elle son dépassement, de sorte que cette écriture nous apprendra quelque chose que la théorie même semble ignorer, voire refouler ?

À première vue, *L'invention du quotidien* peut se résumer en une phrase : le quotidien déjoue toute tentative visant à l'organiser ou à le réduire à un système. Certeau parcourt tous les moments et tous les lieux de la vie quotidienne – du matin au soir, de la naissance à la mort, de la marche dans la ville au voyage en train, des courses sur le marché au travail de bureau – et montre comment chaque tentative pour discipliner le quotidien achoppe toujours sur de discrètes évasions et des ruses. En effet, beaucoup ont essayé d'inventer le quotidien, mais ils devaient bientôt rencontrer ses propres inventions malines qui prenaient le dessus.

Mais ce serait une erreur que de résumer ainsi *L'invention du quotidien*, et ce serait même là une méconnaissance profonde de son caractère. Car le livre ne serait alors rien plus que cette tentative qu'il dénonce : organiser et cataloguer le quotidien. Loin d'organiser ou de résumer, Certeau cherche à écouter. Son écoute ne révèle alors

1 Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002.

2 Voir aussi Michel de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Tours, Mame, 1973.

3 Michel de Certeau, « Histoire et structure », in *Recherches et Débats*, 1970, p. 168. Cité par François Dosse, « Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 78, 2003, p. 145.

4 Voir, entre autres, François Dosse, « Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », op. cit., pp. 145-156 ; Wim Weymans, « Michel de Certeau and the Limits of Historical Representation », in *History and Theory*, 43, 2, 2004, pp. 161-178. Pour la réception de l'œuvre de Certeau, voir Éric Maigret, « Les trois héritages de Michel de Certeau : Un projet éclaté d'analyse de la modernité » in *Annale HSS*, 55, 3, 2000, pp. 511-549. Voir aussi le numéro spécial de *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* (2010/2, n° 23), intitulé « Michel de Certeau et l'anthropologie historique de la modernité ».

pas seulement la puissance de la vie quotidienne, comme le lecteur pressé pourrait le conclure, mais aussi ses faiblesses, ses douleurs et ses angoisses, et les façons dont elles modèlent le quotidien. Certeau ne veut pas s'adresser à « l'homme ordinaire » pour lui dire : « vous êtes plus fort que ceux qui essaient de vous faire plier ». Il cherche plutôt à dévoiler des mécanismes de résistance au sein même du quotidien, et ce pour contribuer à sa transformation. Autrement dit, il ne cherche pas simplement à *décrire*, mais aussi et surtout à *faire*.

Comment donc développer une théorie pratique sans tomber dans le piège du chercheur qui manipule ou fabrique son objet d'étude ? Comment décrire l'objet de la recherche en contribuant à son évolution, d'une part, sans le subordonner à des modèles tous faits d'autre part ? Comment aider le quotidien à enrichir ses inventions sans avoir à l'inventer ? Ce sont ces questions qui tourmentent Certeau et l'accompagnent tout au long du livre. Il y répond par une théorie du quotidien qui tente d'atteindre son objet en décrivant les façons dont il advient, tout en les modifiant, certes, mais de l'intérieur et d'en bas plutôt que de l'extérieur ou d'en haut.

C'est ici que le style unique de l'écriture de Certeau intervient. Il n'est pas toujours facile de lire ses écrits, puisque son texte se meut et se transforme sans cesse, refusant la fausse clarté du langage ordonné. Il passe par divers registres langagiers, jargons et disciplines, s'y arrête un court instant avant de poursuivre son voyage textuel, comme pour montrer que l'écriture a de nombreux visages, et le lecteur ne doit pas en privilégier un seul. Ce faisant, il tente d'ajuster sa façon d'écrire à son objet. Lorsqu'il décrit un voyage en train, par exemple, le texte lui aussi se déplace. Évoquant un mourant sur son lit d'hôpital, le texte tend tout d'un coup à se diminuer, perdant toute sa force. Il ne s'agit pas d'une simple astuce rhétorique, mais plutôt d'une partie intégrante de la théorie pratique que Certeau développe.

Le défi de la lecture de Certeau est donc double : d'une part, elle doit suivre les descriptions du quotidien (ou des quotidiens), et d'autre part, elle ne doit pas les prendre à la lettre, mais plutôt les considérer comme façons ou arts de faire, opération qui appelle une réponse. Comme nous le

verrons par la suite, Certeau tente de montrer que la lecture est loin d'être uniquement passive. Un geste d'ennui, comme un feuilletage dans un livre ou sa fermeture soudaine, c'est déjà une manière active d'accepter ou de rejeter le texte, un geste qui touche à d'autres modes de consommation quotidienne, comme le fait par exemple de regarder la télévision ou de faire des courses. Certeau oblige le lecteur à prêter attention à ses actions, à les assumer et à voir comment elles affectent d'autres aspects de sa vie et sont elles-mêmes affectées en retour. La lecture est toujours critique et active, mais la question est de savoir dans quelle mesure le lecteur en est conscient pour renforcer son art d'inventer et de transformer le quotidien.

Si la lecture de Certeau n'est pas chose aisée, l'écriture sur lui ne l'est pas davantage. L'écriture doit appliquer les mêmes tactiques qui, sous les dehors de l'obéissance, trouvent néanmoins des chemins de révolte secrets. Chaque catégorisation doit être accompagnée d'une distorsion légère, précisément pour rester fidèle à son objet. C'est la raison pour laquelle Certeau lui-même se méfie de tout résumé de ses propos. Il souhaite qu'ils restent accessibles, certes, mais tout en y jetant une certaine obscurité. Dans ce qui suit, je vais essayer de répondre à ce défi de l'écriture en encadrant les notions de Certeau selon cinq titres ; chaque titre sera, certes, une stratégie d'organisation et de classement, mais une stratégie qui invite aussi à une tactique qui la troublerait. Cet encadrement est nécessaire pour nous amener vers une compréhension initiale, mais plus on approfondira notre écriture/lecture, plus on comprendra que ces titres sont tout autant inventés que le quotidien qu'ils inventent ⁵.

⁵ Deux études en anglais exemplifient deux façons opposées de traiter l'œuvre de Certeau. La première, de Jeremy Ahearne (*Michel de Certeau : Interpretation and its Other*, Oxford, Polity Press, 1995), suit l'évolution de l'auteur et de sa théorie en exposant la systématique, tandis que la seconde, de Ben Highmore (*Michel de Certeau : Analysing Culture*, London and New York, Continuum, 2006), s'inspire de Certeau et tente de *pratiquer* sa théorie plutôt que de la décrire.

Stratégie et tactique

Les deux notions-clés qui traversent *L'invention du quotidien* sont la *tactique* et la *stratégie*, qui toutes les deux se réfèrent à une troisième notion, le *propre* :

« J'appelle « stratégie » le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. »⁶.

La stratégie est un acte de force résultant d'un calcul, qui isole l'individu de son entourage et le délimite dans un lieu déclaré comme « propre ». Ce lieu peut être le corps, la maison, le travail, la Nation, etc. Ce n'est qu'à la base de ce lieu propre que s'établissent les distinctions entre l'intérieur et l'extérieur, le soi et l'autre – distinctions qui sont nécessaires pour les innombrables actes de séparation dont la société moderne, technocratique et rationnelle est composée. Enregistrement d'actes de naissance, de mort, de propriété, d'adhésion, d'appartenance – tout cela serait impossible sans l'existence du « propre », qui permet les stratégies et est rendu possible par elles. Des maisons sont enregistrées au registre foncier, des individus sont enregistrés à la préfecture ou à la municipalité, des pays sont enregistrés à l'ONU. Ainsi se crée l'illusion de l'existence, de l'identité, de l'éternité : quelque chose qui résisterait aux ravages du temps. Car le propre, d'après Certeau, est « une victoire du lieu sur le temps »⁷.

Le modèle de la stratégie, comme l'indique son nom, est militaire. Elle cherche à contrôler un lieu choisi, déclaré alors comme son « propre », qu'elle doit protéger contre

⁶ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, p. XLVI.

⁷ Ibid.

l'« ennemi » qui est l'autre, à savoir tout ce qui n'appartient pas au domaine du propre. Et comment le contrôler, sinon par la vue ? La vision divise l'espace en sections observables et permet ce que Certeau appelle, à la suite de Foucault, « une pratique panoptique ».

Le panoptique, élaboré pour la première fois par Jeremy Bentham à la fin du 18^{ème} siècle, est un modèle carcéral où les cellules sont disposées en un cercle autour d'une tour de contrôle d'où l'on peut voir tous les prisonniers sans être vu. Certeau adopte la proposition de Foucault dans *Surveiller et punir*⁸, selon laquelle la société moderne occidentale est construite sur ce modèle de contrôle visuel, et impose distance, régulation, emplacement et localisation, que les agents de la société affirment eux-mêmes. Car chacun des prisonniers peut regarder tous les autres, et ainsi renforcer et maintenir le mécanisme dont ils sont tous captifs. La stratégie n'est donc en fin de compte pas inventée par quelqu'un en particulier, mais par la société tout entière. Ce sont les individus qui se traitent eux-mêmes comme des données isolées, exposées à d'innombrables manipulations qui les stabilisent et les contrôlent.

De même que Foucault, Certeau considère la stratégie comme un usage féroce d'un certain savoir, mais c'est ici que l'analogie entre les deux s'arrête, car Foucault, au moins dans ses travaux principaux, ne fait pas de distinction entre stratégie et tactique. Certeau, par contre, montre que la stratégie ne fonctionne pas seule, et n'a même pas un droit d'exister sans son complément, à savoir la tactique :

« J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une

⁸ Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

indépendance par rapport aux circonstances. [...] du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y « saisir au vol » des possibilités de profit. Ce qu'elle gagne elle ne garde pas. »⁹.

La tactique est donc également une pratique de calcul. Mais, contrairement à la stratégie qui s'appuie sur un lieu propre, elle n'a aucun lieu à elle pour fonctionner, et c'est au temps plutôt qu'à l'espace qu'elle a recours. La seule place qu'elle peut occuper c'est le lieu de l'autre, et même cela seulement pour un court moment, et elle se déplace bientôt ailleurs, dans un autre lieu qui ne lui appartient pas. Elle ne prétend pas à une identité permanente, voire éternelle, et elle gaspille rapidement ses gains. La tactique est l'« art du faible », de celui à qui le pouvoir de contrôle fait défaut. Mais c'est justement à travers cette faiblesse que la tactique trouve la force de l'autre, qu'elle exploite à ses fins. Elle s'infiltrer furtivement dans des lieux stratégiques propres, profitant des opportunités momentanées d'action, puis s'en va ailleurs, comme le coucou pond ses œufs dans des nids étrangers. Parfois, elle se faufile, attrape quelque chose et continue son chemin, comme l'employé qui « triche » dans l'enregistrement de ses heures de travail ou encore utilise le bureau pour avancer ses affaires personnelles. Mais parfois la tactique parvient aussi à pénétrer au cœur de la stratégie et à la changer de l'intérieur, comme l'immigré qui utilise une langue qui n'est pas la sienne et y introduit quelques mots qui intègrent finalement la langue officielle.

La tactique est donc la façon dont « l'homme ordinaire » agit consciemment ou inconsciemment dans les divers contextes, cadres, et stratégies où il se trouve pris au piège. Il doit suivre un parcours n'est pas le sien, qu'il ne maîtrise pas, et trouve par là même la force d'en profiter en découvrant des fissures dans des entités en apparence solide. Il y pénètre puis s'en retire rapidement après avoir obtenu sa proie momentanée. Les stratégies sont lourdes et lentes, mais aussi solides et durables. Les tactiques, en

revanche, sont légères et agiles, mais elles se vaporisent rapidement. C'est cette combinaison de solidité et de légèreté, de durée et de précarité qui caractérise le quotidien et permet son invention.

Cependant, Certeau n'est pas un stratège, et ne considère donc pas l'invention du quotidien comme quelque chose qui répond à des règles fixes. Certes, la ruse du quotidien a toujours existé, mais, suivant Lyotard, Baudrillard et d'autres, Certeau décrit la modernité comme l'ère du déclin de la foi en des cadres et des catégories fixes. Par conséquent, l'aspect arbitraire et correctionnel que les stratégies ont toujours essayé de cacher se révèle progressivement. L'individu ne se sent alors plus obligé d'y croire : « De plus en plus contraint et de moins en moins concerné par ces vastes encadrements, l'individu s'en détache sans pouvoir en sortir, et il lui reste à ruser avec eux, à "faire des coups", à trouver dans la mégapole électrotechnicisée et informatisée "l'art" des chasseurs ou des ruraux de naguère »¹⁰.

L'homme moderne est donc conscient du fait que la Loi est arbitraire, que le propre est une invention, et que le lieu qui lui est assigné dans le monde est précaire. Par conséquent, il continue à suivre ces parcours – car ils sont sans issue – mais il fait tout ce qu'il peut pour montrer son manque de foi et son indifférence. Peut-être que de cette façon, il tente d'y reprendre goût, en s'appropriant les stratégies et en les transformant de l'intérieur. Mais y parvient-il ? La méfiance moderne envers les stratégies entraîne, certes, la déstabilisation du propre, qui devient par là même plus difficile à traiter. Car si autrefois les tactiques ont introduit une mobilité au sein de la stabilité stratégique, une telle stabilité n'existe aujourd'hui guère :

« Les consommateurs se muent en immigrants. Le système où ils circulent est trop vaste pour les fixer quelque part, mais trop quadrillé pour qu'ils puissent jamais lui échapper et s'exiler ailleurs. Il n'y a plus d'ailleurs. De ce fait, le modèle « stratégique » mue lui aussi, comme perdu dans

⁹ *L'invention du quotidien*, op. cit., p. XLVI.

¹⁰ *Ibid.*, pp. LII-LIII.

sa réussite : il reposait sur la définition d'un « propre » distinct du reste ; il devient le tout. »¹¹.

L'invention du quotidien exige une certaine solidité sur laquelle agir, mais les stratégies d'aujourd'hui sont trop vagues et générales pour agir sur elles. La mondialisation, par exemple, entraîne la perte des lieux propres discernables, et la distinction même entre stratégie et tactique se trouve ainsi menacée. Nous sommes alors au seuil d'une nouvelle ère, où le spectacle et les objets – le monde de l'apparence – prennent la place de la vieille croyance. Ce monde de l'apparence tente de cacher son vide intérieur, mais ce vide se révèle sans tarder dans chaque objet et dans chaque domaine. Le vide permet une liberté d'agir sans précédent, mais en même temps il a un effet paralysant, car le quotidien risque d'être séduit par sa nouvelle liberté imaginaire, tout en oubliant qu'il doit résister, qu'il doit ré-inventer lui-même.

Certeau utilise donc les analyses de Debord et de Baudrillard relatives à la société du spectacle et aux simulacres, mais il insiste constamment sur la double face de cette situation inouïe. Certes, il voit dans cette situation un danger, mais aussi et surtout une opportunité de changement et d'action. C'est ici que la question méthodologique devient plus cruciale que jamais, car le tournant historique des rapports entre stratégie et tactique exige une nouvelle méthodologie adaptée à son temps. Comme Descartes, qui avait besoin du *Discours de la méthode* pour atteindre les *Méditations*, de même Certeau s'attarde longuement sur la question de la méthode, qui se révèle inséparable de l'objet d'étude.

Méthodologie

La distinction entre stratégie et tactique oblige l'étude à se mouvoir entre les deux, afin de développer une zone plus ou moins « propre », un cadre de discours cohérent, sans pour autant s'enfermer dans les limites imaginaires

imposées par le « propre ». L'étude doit s'installer d'abord quelque part pour se munir d'outils conceptuels, puis passer ailleurs, dans le domaine de l'autre, à l'instar de la tactique.

La théorie devient alors une pratique spéciale qui nécessite sa propre méthodologie. Certeau ne cache pas ses hésitations méthodologiques lorsqu'il analyse diverses pratiques quotidiennes. Par exemple, il s'interroge sur la façon dont doit être décrite la marche des individus dans la ville. Même si l'on refuse les listes et tableaux statistiques en faveur des « trajectoires », on n'atteint cependant qu'un dessin aplati et figé, un graphe qui est « mis à la place d'une opération »¹². L'opération est facteur du temps (tactique), alors que le graphe est fixé dans l'espace (stratégie). L'opération a toujours un contexte, tandis que le graphe est détaché de tout événement qui pourrait accompagner cette marche urbaine. Il se présente, d'ailleurs, comme réversible, ayant deux sens, tandis qu'en réalité l'utilisateur ne peut marcher qu'en sens unique, et s'il rebrousse chemin, il réalise déjà un autre parcours.

Le graphe ne nous donne donc qu'une trace de l'opération. Ceci n'a rien de mal en soi, mais l'étude doit empêcher la trace de s'affirmer comme une représentation exacte de l'opération. Il s'agit donc des rapports entre signifiant et signifié, et la théorie, d'après Certeau, doit faire face à ce qui la précède et le faire *parler*. La question de la théorie est d'emblée une question de la relation entre le langage et son dehors : « Sans remonter au déluge, depuis Kant aucune recherche théorique n'a pu se dispenser, plus ou moins frontalement, d'explicitier sa relation à cette activité sans discours, ce "reste" immense constitué par ce qui, de l'expérience humaine, n'a pas été apprivoisé et symbolisé dans du langage. »¹³.

Certeau analyse diverses façons de traiter au cours du 20^{ème} siècle le problème de la description de ce qui échappe au discours. Il s'attarde en particulier sur deux penseurs, Foucault et Bourdieu, qu'il critique justement à cause de

11 Ibid., pp. 65-66.

12 Ibid., p. 59.

13 Ibid., p. 97.

la proximité théorique et idéologique qu'il entretient avec eux. Il y trouve alors deux démarches méthodologiques distinctes qui tentent de résoudre le problème de la signification, hélas sans succès. La première démarche consiste à déplacer l'objet d'étude de la société moderne occidentale vers d'autres périodes (Foucault) ou d'autres sociétés (Bourdieu). En revanche, Certeau, justement en tant qu'historien de la mystique, croit qu'on peut et doit également tourner le regard vers les pratiques actuelles, vers l'ici et maintenant. D'ailleurs, ces pratiques modernes pourraient enseigner au chercheur comment faire son travail : « Les résurgences des pratiques "populaires" dans la modernité industrielle et scientifique indiquent les chemins que peut prendre une transformation de l'objet que nous étudions et la place d'où nous l'étudions. »¹⁴.

La deuxième démarche de Foucault et Bourdieu consiste en une méthode que Certeau intitule « découper et retourner » : tous deux découpent et isolent une certaine pratique obscure de la société qu'ils analysent, par exemple le panoptique chez Foucault et l'habitus chez Bourdieu, puis ils la retournent, de sorte qu'au lieu de rester tacite et obscure elle devient parlante et éclairée. Plutôt que de rester une entité invisible, marginale et subversive, la pratique choisie se déplace au centre de la recherche, expliquant et impliquant désormais toutes les autres notions.

Par là même, Foucault et Bourdieu indiquent un domaine « propre » et oublient que lui aussi est une fiction qui dépend d'autres fictions non moins essentielles. Foucault décrit le mouvement qui a gagné le combat épistémologique d'une époque, mais il ignore les autres mouvements qui fonctionnaient parallèlement et en secret. En d'autres termes, il décrit la stratégie et omet les tactiques. Le cas de Bourdieu est plus délicat, car il développe le concept de l'habitus justement pour décrire une « tactique populaire traditionnelle »¹⁵. Mais sitôt que l'habitus est devenu un concept, il perd sa particularité multiple et devient universel.

14 *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 45.

15 Ibid., p. 96.

Bourdieu cherche à atteindre le privé et le caché, mais il n'a autre choix que de décrire ce qui, par le fait même d'être décrit, reçoit un caractère général et public. Bourdieu affirme, par conséquent, « le contraire de ce qu'il sait », et rejoint alors la « docte ignorance » qui sait ce qu'il ne peut pas dire (tactique) et dit ce qu'il ne sait pas (le « propre », la stratégie)¹⁶.

Comment, alors, étudier les pratiques sans les figer et les isoler ? Nous avons vu que Certeau invite à revenir aux pratiques populaires modernes. Mais la première pratique qu'il retient est curieusement la « perruque », c'est-à-dire les diverses petites tromperies par lesquelles l'individu se révolte contre une force extérieure exercée sur lui, qu'elle soit le fait d'un occupant militaire ou du patron. Mais en quoi la perruque peut-elle être utile au chercheur ? Doit-il, lui aussi, jouer de ruse avec la force qui le subordonne, par exemple le langage ? En effet, les très nombreuses mesures stylistiques – guillemets, citations, coupures, changements de registre – semblent des moyens pour détourner le langage, mais aussi les lecteurs, et peut-être même la *Délégation nationale de recherche scientifique et technique*, cet organisme stratégique qui en 1974 a fait la commande des travaux de recherche qui ont abouti six années plus tard à *L'invention du quotidien*.

Mais Certeau découvre une autre pratique, qui ne se contente pas de s'infiltrer secrètement, et constitue déjà un art de faire. Cette pratique inspire Certeau et lui sert de modèle à la fois comme art de faire du quotidien et comme art d'écrire sur lui. Il s'agit de la pratique des funambules :

« Danser sur une corde, c'est de moment en moment maintenir *un équilibre* en le recréant grâce à de nouvelles interventions ; c'est conserver un rapport qui n'est jamais acquis et qu'une incessante invention renouvelle en ayant l'air de le « garder ». L'art de faire est ainsi admirablement défini, d'autant plus que le pratiquant lui-même fait partie de l'équilibre qu'il modifie sans le compromettre. »¹⁷.

16 Ibid.

17 Ibid., p. 114.

Parmi tous les penseurs de la modernité, c'est chez Emmanuel Kant que Certeau trouve une référence à l'art de danser sur une corde, dans une note (tactique ?) de bas de page de la *Critique de la faculté de juger*¹⁸. Danser sur une corde, dit Kant, est un véritable art, car pour le maîtriser il faut l'effectuer plutôt que le regarder de loin. Seul le funambule sait comment le faire, et ce puisqu'il s'agit d'innombrables opérations minuscules de maintien de l'équilibre, des opérations qui recréent cet équilibre à chaque instant. Le danseur de corde est un tacticien, car il ne doit jamais atteindre un équilibre statique dans un domaine propre. Il s'appuie sur des inventions constantes pour continuer à se mouvoir, et s'il s'arrêtait ne serait-ce qu'un court instant sur un lieu « propre », cela signifierait sa mort, comme l'a décrit Nietzsche dans une scène inoubliable d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Tout comme le pratiquant qui s'avance à coups de ruses et d'inventions, le théoricien doit lui aussi se faire promoteur d'une nouvelle pratique : « Mais par-là s'ouvre la question, peu kantienne, d'un discours qui soit l'art de dire ou faire la théorie aussi bien que la théorie de l'art, c'est-à-dire un discours qui soit la mémoire et la pratique, en somme *le récit du tact*. »¹⁹. Si seulement le théoricien osait danser sur une corde, il ferait bien plus que de décrire un art : il le pratiquerait. Il deviendrait un pratiquant du langage et de la mémoire, et parviendrait ainsi à réunir le monde de la pensée et le monde de l'action, deux mondes qui semblent irréconciliables. Pour ce faire, il devrait raconter l'histoire du *tact*, à savoir l'acte d'écouter et d'observer l'environnement, un acte qui mène à la *tactique*. Si le théoricien comprenait la dimension narrative de ses propos, il pourrait pratiquer l'art de dire, de faire et de penser en même temps. Sa tactique serait alors le récit, et l'objet du récit serait la tactique même.

¹⁸ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1979, §43.

¹⁹ *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 117.

L'espace du récit

« À qui l'interrogeait sur le sens d'une sonate, Beethoven, dit-on, la rejouait »²⁰, raconte Certeau comme il tente d'expliquer l'essence du récit. L'histoire racontée, « bien plus qu'elle ne décrit un "coup", elle le *fait*. »²¹. Que fait le récit ? Pour y répondre, Certeau le met en parallèle avec la *mémoire*, car les deux font appel à un événement particulier et essaient de le comprendre à travers les traces qu'il a laissées. Comme le récit, la mémoire n'est pas une documentation indifférente des événements, mais plutôt leur réponse active : « Plus qu'enregistrante elle est répondante. »²². La mémoire est une réactivation des traces passées et leur animation au présent, une action au rang des tactiques, car « la mémoire produit dans un lieu qui ne lui est pas propre »²³. Elle ne se réfère à l'événement que quand il est absent, de sorte qu'elle contient une dimension essentielle d'altérité. La mémoire n'est jamais chez elle, et ainsi est le récit. Le narrateur ne restaure pas les traces elles-mêmes, mais utilise leur fragilité pour en créer une invention. Il ne prétend pas à l'exactitude de ses paroles, et fonctionne plutôt comme le funambule, s'appuyant certes sur les données de la mémoire, mais tout en les adaptant sans cesse à la situation présente. L'énonciation change quelque chose dans l'énoncé, lequel ne peut jamais acquérir une réelle stabilité, mais c'est justement cette instabilité qui lui donne une vitalité et une vraie capacité à se développer dans le temps.

Cependant, cette description du récit – comme toute mise en mots – risque de le figer, et pour l'éviter Certeau ne se contente pas des analyses abstraites, mais s'efforce de les insérer dans des *processus*. Il cherche à maintenir le *mouvement* du récit et de la mémoire, un mouvement

²⁰ Ibid., p. 123.

²¹ Ibid., p. 120.

²² Ibid., p. 132.

²³ Ibid., p. 131.

qui, d'une part, caractérise l'essence même de la mémoire, mais, d'autre part, va à l'encontre d'une tendance opposée à perdre sa « fragilité mobile ». La mémoire devient alors « inapte à de nouvelles altérations, elle ne sait plus que répéter ses premières réponses »²⁴. C'est exactement ce processus qui caractérise la modernité, comme l'affirme la disparition de la figure du conteur, indiquée, entre autres, par Walter Benjamin²⁵. La force du récit et de la mémoire diminue, puisque l'adhésion obstinée à des traces du passé ne permet plus la fidélité envers ce même passé : « Ces fixations constituent des procédures d'oubli. La trace est substituée à la pratique. »²⁶.

La pratique est la seule mémoire réelle, une mémoire qui *utilise* des traces et les raconte plutôt qu'elle ne les *cite*. Pour l'illustrer, Certeau recourt à l'exemple d'une marche dans la ville comme un hommage à son histoire à travers les noms de rues qu'emprunte le passant, des noms qui se remplissent de sens renouvelé sitôt qu'il les relie à sa vie présente. Mais toujours est-il que ce « remplissage » a du mal à avoir lieu. Qu'advient-il lorsque les noms de rues perdent alors toute signification et sont réduits à la fonction d'instruments d'orientation ? Dans un passage fameux, Certeau contemple la ville de New York depuis le toit du World Trade Center, des années avant qu'il ne soit détruit dans les attentats du 11 septembre. Il s'adonne alors à cette agréable sensation de contrôle d'en haut. Comme c'est tentant de dessiner une carte propre de la ville plutôt que d'en parcourir les rues sales ! Mais comme l'indique rétrospectivement la chute des Twin Towers, on doit résister à la tentation de rester en haut, et revenir à la marche à travers la ville.

Certeau décrit alors ce parcours à travers la ville comme une série discursive d'opérations, une activité langagière

²⁴ Ibid., p. 132.

²⁵ Voir Walter Benjamin, « Le conteur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov », in *Œuvres III*, trad. P. Rusch, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, pp. 114-151.

²⁶ *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 147.

vivante, par opposition à la carte qui aplatit les opérations et les généralise. Bien que le parcours et la carte ne soient que deux pôles de l'expérience – pôles d'ailleurs interdépendants puisque le parcours s'appuie souvent sur la carte et puisque celle-ci se dessine à travers lui – l'équilibre entre les deux s'est déstabilisé au cours de la modernité : « Mais la carte gagne progressivement sur ces figures ; elle en colonise l'espace ; elle élimine peu à peu les figurations picturales des pratiques qui la produisent. »²⁷.

C'est donc la carte qui l'emporte en éliminant les parcours, ces mêmes parcours qui sont censés lui donner une vie et une raison d'être en premier lieu. Par conséquent, elle se détache et s'isole. Elle sert principalement à la théorie qui généralise les marches des citadins, tandis que ces derniers persistent à poursuivre leur chemin, à produire d'autres parcours que la carte a du mal à prévoir. Comment, alors, la théorie pourrait-elle rejoindre les piétons ? Pour ce faire, elle doit se comprendre elle-même comme un récit d'espace. Mais ceci contredit le présupposé même de la théorie, qui considère l'activité narratrice comme « délinquante ». Le récit est toujours en mouvement, et son trajectoire dément les « catégories » et les lieux propres qu'il décrit ; il va donc à l'encontre de la dimension statique qui est sous-jacente à toute théorie et à toute stratégie.

Plus la théorie accorde une place importante à la carte, faisant ainsi disparaître les pratiques, plus l'écart se creuse entre la théorie et le réel qu'elle prétend décrire. Mais alors que la théorie savait naguère trouver le juste équilibre entre elle-même et la pratique, il semble que le détachement moderne entre les deux la dévoile comme simulacre. La théorie, et avec elle une variété de stratégies qu'elle produit, devient une semblance, dont tous savent la vacuité et le manque de référence à une quelconque réalité. Au lieu d'être *racontée*, la société moderne devient alors *citée* et *récitée* : « Citer, c'est donner réalité au simulacre produit par un pouvoir, en faisant croire que d'autres y croient mais

²⁷ Ibid., p. 178.

sans fournir aucun objet croyable. »²⁸.

Le danger de la société citée est l'épuisement de l'invention du quotidien, car elle se contente des citations au détriment des parcours, des traces au détriment des opérations. La théorie a donc un rôle crucial dans l'enrichissement du quotidien, parce que de même qu'elle a introduit la carte distante, de même elle pourrait à présent (re)faire apparaître le récit pratique. La théorie doit se rapprocher de la pratique, et pour ce faire, elle doit se comprendre elle-même comme écriture.

Écrire

Comme mentionné plus haut, la question de l'écriture a été longuement élaborée par Certeau dans *L'écriture de l'histoire*, paru cinq ans avant *L'invention du quotidien*. Mais tandis que la question principale dans le premier livre était de savoir comment écrire sur ce qui n'est plus là, dans le second l'écriture est dévoilée également comme une pratique quotidienne. L'écriture, certes, traite de l'absence, mais cette absence se réfère toujours au présent, et chaque écrivain et lecteur traite implicitement ou explicitement, par le fait d'écrire et de lire, de sa vie quotidienne même en agissant sur elle.

La pratique de l'écriture est proche de la pratique de la théorie, les deux étant contraintes par leur nature à se référer à un certain « propre ». Les deux tendent donc à oublier leur statut en tant que tactiques, se réfugiant dans la position plus confortable de la stratégie. Pour l'éviter, l'écrivain doit commencer par un sujet particulier – par exemple l'écriture – et montrer comment on peut perturber son cours « naturel », comment on peut modifier les termes initiaux de l'écriture, qui sont les suivants : « Je désigne par écriture l'activité concrète qui consiste sur un espace propre, la page, à construire un texte qui a pouvoir sur

l'extériorité dont il a d'abord été isolé. »²⁹.

L'écrit prétend être étalé sur une page blanche, sans passé, et maîtriser son sujet tout en cachant son enracinement et enlacement dans et avec lui. Certeau retrace l'évolution de l'écriture dans la modernité et conclut que « ce texte bâti sur un espace propre est l'utopie fondamentale et généralisée de l'Occident moderne³⁰. » En conséquence, l'écriture acquiert une grande puissance. Elle devient « un principe de hiérarchisation sociale » qui « fonctionne comme la loi d'une éducation organisée par la classe dominante. »³¹. En d'autres termes, l'écriture devient une stratégie qui vise à empreindre la Loi comme son lieu propre, de façon à cacher son aspect arbitraire et à le présenter comme quelque chose de naturel et presque inné.

L'écriture moderne est donc une stratégie puissante, qui cherche à inscrire sa loi non seulement dans les livres, mais aussi dans les corps, en brouillant la distinction entre nature et culture, corps et âme, fait et Loi. Le corps de chacun a déjà été exproprié depuis longtemps, car notre façon quotidienne de le porter, l'habiller et le sentir est médiatisée par une écriture que nous respectons et réalisons par notre existence corporelle même. Seule une action, dit Certeau, peut échapper à la Loi de l'écriture, à savoir le cri, qui est à la limite de l'écriture et de la Loi : « Peut-être, à la frontière extrême de ces écritures inlassables, ou les trouvant de lapsus, y a-t-il seulement le cri : il échappe, il leur échappe. »³².

Certeau est inspiré ici à la fois par la pensée de Jacques Derrida sur l'écriture qui précède la parole, et par la théorie lacanienne de la jouissance comme la limite du registre symbolique³³. Mais la spécificité de Certeau, comme

²⁹ Ibid., p. 199.

³⁰ Ibid., p. 200.

³¹ Ibid., p. 205.

³² Ibid., p. 217.

³³ Une autre source importante d'influence est Roland Barthes.

²⁸ Ibid., p. 275.

toujours, est de décrire un processus *historique*, processus qui connaît des avatars surprenants, car l'écriture, comme la théorie, est aujourd'hui en crise justement en raison de sa trop grande puissance. L'écriture, comme beaucoup d'autres stratégies, s'est construit une zone tellement propre, qu'elle en a perdu sa crédibilité : « Aujourd'hui, par une inversion qui indique le passage d'un seuil dans ce développement, le système scripturaire marche auto-mobilement ; il devient auto-mobile et technocratique ; il mue les sujets qui en avaient la maîtrise en exécutants de la machine à écrire qui les ordonne et les utilise. Société informatique. »³⁴.

Tandis que les sujets jadis n'étaient pas au courant des manipulations exercées sur eux, ou en avaient conscience seulement par des tactiques subversives qu'ils pratiquaient, l'écriture aujourd'hui ne peut plus cacher son manque de référence, à savoir l'absence de la Parole sacrée qui était à l'origine au centre du système scripturaire. Ainsi l'écriture moderne perd ses capacités stratégiques pour redevenir une pratique tactique, ou plutôt, elle brouille la distinction même entre tactique et stratégie :

« [...] la « modernité » se forme en découvrant peu à peu que cette Parole ne s'entend plus, qu'elle s'est altérée dans des corruptions du texte et dans les avatars de l'histoire. La « vérité » ne dépend plus de l'attention d'un destinataire s'assimilant au grand message identificatoire. Elle sera le résultat d'un travail — historique, critique, économique. Elle relève d'un *vouloir-faire*. [...] L'écriture s'en trouve progressivement bouleversée. Une autre écriture s'impose peu à peu sous des formes scientifiques, érudites ou politiques : elle n'est plus ce qui parle, mais ce qui se fabrique. Liée encore à ce qui disparaît, endettée à l'égard de ce qui s'éloigne comme un passé mais reste une origine, cette nouvelle écriture doit être une pratique, la production indéfinie d'une identité soutenue seulement par un faire, une marche toujours relative à ce qui d'autre s'offre à son

avancée. »³⁵.

L'absence de la parole et de son sens apparemment stable, absence que Derrida a trouvée dans les écrits occidentaux depuis Platon, devient chez Certeau un processus historique qui n'invite pas à la déconstruction, mais plutôt à l'insertion de l'écriture même dans l'espace de l'action. L'écriture ne cache plus son caractère pratique, variable, dépendant de l'autre. Elle perd son lieu stable et donne ainsi naissance à l'individu comme sujet, c'est-à-dire comme quelqu'un qui prend appui sur une absence, sur une place manquée, et par là même doit se poser comme producteur. Le sujet doit produire et faire le langage plutôt que se contenter de l'entendre. La production moderne du langage est consciente du fait qu'elle marche sur une corde, et que si elle s'arrête de produire elle tombera dans le vide qui la soutient. L'écriture produit précisément parce que son objet est perdu, et de cette façon elle devient *érotique*. Elle fait le deuil de la voix, de la Parole et de la présence, mais elle les désire en même temps et les retrouve dans son opération même. Elle leur fait l'amour :

« Pourquoi écrire, sinon au titre d'une parole impossible ? Au commencement de l'écriture, il y a une perte. Ce qui ne peut se dire — une impossible adéquation entre la présence et le signe — est le postulat du travail toujours recommençant qui a pour principe un non-lieu de l'identité et un sacrifice de la chose. L'injonction de Joyce : « écris-le, bon sang, écris-le ! », naît d'une présence enlevée au signe. L'écriture répète ce manque avec chacun de ses graphes, reliques d'une marche à travers le langage. »³⁶.

L'écriture moderne est entièrement imprégnée de la marque de cette perte, de sorte que « l'écrivain est lui aussi le mourant qui cherche à parler³⁷ ». La page blanche

34 Ibid., p. 201.

35 Ibid., p. 203.

36 Ibid., p. 282.

37 Ibid., p. 287.

des Lumières est devenue une page noire, une page qui sait bien qu'il n'y a jamais de naissance pure, mais plutôt deuil perpétuel de la mort de la voix, de la parole et de l'auteur lui-même. Les mots de Certeau baignent dans un esprit de tristesse, mais c'est une tristesse érotique et productrice. La vérité de l'absence est plus fructueuse que le mensonge de la présence. Certeau cherche à développer une écriture, une théorie et une pensée qui feront face à leur perte fondamentale, et profiteront de l'affaiblissement du « propre » pour devenir des arts de faire comme la danse sur corde. L'écrivain, dit-il, est imprégné d'altérité, et son autre n'est pas seulement la voix perdue, mais également son destinataire, à savoir le lecteur.

Lire

L'un des traits principaux de la modernité est l'alphabétisation de tous les segments de la population. Mais tandis que l'écriture a toujours été considérée comme une opération active, la lecture a plutôt été perçue comme passive :

« Malgré les travaux qui exhument une autonomie de la pratique lisante sous l'impérialisme scripturaire, une situation de fait a été créée par plus de trois siècles d'histoire. Le fonctionnement social et technique de la culture contemporaine hiérarchise ces deux activités. Écrire, c'est produire le texte ; lire, c'est le recevoir d'autrui sans y marquer sa place, sans le refaire. »³⁸.

Certeau va à l'encontre de cette hypothèse. Il identifie la lecture à une pratique tactique, car le lecteur fait le « braconnage » dans le texte de l'autre. Il ne consomme pas seulement, mais aussi produit et invente. Il relie ce qu'il lit à sa vie et en fait une histoire et une mémoire. Ainsi la lecture devient-elle une autre forme de résistance à la stratégie et

à la Loi suprême que seuls des « professionnels » choisis (prêtres, universitaires...) auraient le droit d'interpréter. Loin de se soumettre à des recommandations de lecture qui lui auraient été imposées d'en haut, le lecteur manipule le texte à volonté : « Mais derrière le décor théâtral de cette nouvelle orthodoxie, se cache (comme c'était déjà le cas hier) l'activité silencieuse, transgressive, ironique ou poétique, de lecteurs (ou téléspectateurs) qui conservent leur quant-à-soi dans le privé et à l'insu des "maîtres". »³⁹.

Contrairement à l'écriture, qui n'est devenue que progressivement un lieu d'absence, la lecture se trouve d'emblée dans la place de l'autre, et Certeau la caractérise même comme une « impertinente absence »⁴⁰. Mais encore une fois, cette absence n'est pas marquée seulement par le deuil et la perte, mais aussi par un ludique « exercice d'ubiquité ». La lecture est capable de briser les chaînes de la présence oppressive et d'aller vers des mondes imaginaires, mondes silencieux qui constituent « des coins d'ombre et de nuit »⁴¹ dans l'espace éblouissant et étourdissant du quotidien. Contrairement aux écrivains, qui prétendent établir un lieu propre et n'ont découvert que récemment son (et leur) absence, les lecteurs l'ont toujours reconnue et pratiquée :

« L'écriture accumule, stocke, résiste au temps par l'établissement d'un lieu et multiplie sa production par l'expansionnisme de la reproduction. La lecture ne se garantit pas contre l'usure du temps (on s'oublie et l'on oublie), elle ne conserve pas ou mal son acquis, et chacun des lieux où elle passe est répétition du paradis perdu. »⁴².

L'invention du quotidien est parue en 1980, dans une époque qui ne s'appelait pas encore « post-moderne »,

39 Ibid., p. 249.

40 Ibid., pp. 250-252.

41 Ibid., p. 250.

42 Ibid., p. 251.

38 Ibid., p. 244.

mais qui connaissent déjà bien l'absence profonde et sous-jacente. Six ans plus tard, Certeau est décédé prématurément, et n'a pas pu constater l'ère d'Internet, où la distinction entre lecture et écriture s'est faite plus floue encore. Sa vision de la lecture pourrait donc se référer à cette lecture/écriture que chacun de nous pratique tous les jours : « on s'oriente vers une lecture que ne caractérisent plus seulement une "impertinente absence", mais des avancées et des retraits, des tactiques et des jeux avec le texte. Elle va et elle vient, tour à tour captée [...] joueuse, protestataire, fugueuse. »⁴³.

Le jeu, la protestation et la fugue sont caractéristiques à l'e-mail, au chat, au blog, au « tweet » et au « like ». La lecture et l'écriture se mêlent et deviennent une nouvelle pratique tactique. Mais quel est le propre contre lequel elles agissent ? Les régimes totalitaires ? La censure sur Internet ? Les États-nations ? Ou bien la mondialisation est-elle en train de produire d'autres stratégies, encore plus puissantes, qui intègrent de nouvelles technologies pour mieux contrôler l'individu ?

La signification politique de la pratique de la lecture et de l'écriture ébauchée par Certeau est indéniable. Ses écrits continuent donc à inspirer aujourd'hui non seulement des chercheurs et des théoriciens, mais aussi chaque auteur, lecteur et pratiquant qui veut apprendre à changer son quotidien, un quotidien qu'il invente et que d'autres inventent pour lui.

43 Ibid., p. 253.